



Le très révérend John Lancaster Spalding.

L'évêque Spalding, du diocèse de Peoria, sera probablement nommé archevêque de Chicago. Il est né à Lebanon, Kentucky, le 2 juin 1820 et appartient à une famille dont l'origine remonte à la fin du dix-huitième siècle et qui est d'origine anglaise et irlandaise.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., le 15 août.— Prévisions pour la Louisiane.— Temps beau, soleil, et dimanche; quelques vents frais de sud.

NOTRE EDITION

Spéciale Annuelle.

Revue Commerciale et Financière.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABEILLE publie, cette année, le 31 août, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1901-1902 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières d'actualité et la variété d'informations même aux plus éloignés.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, étant dans tous les États voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle pour les annonceurs d'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Fondée le 1er septembre 1827, l'ABEILLE accomplira donc ce jour là sa soixante-quinzième année d'existence.

TEMPERATURE

Du 15 août 1902.

Thermomètre de M. et L. Chevalier, Opticien, No 121 rue Canabière.

Table with 2 columns: Time and Temperature in Fahrenheit and Centigrade.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of articles in the next issue: Les Oiseaux qui dansent, Le Cinématographe, Une fête galante, etc.

Le Bryanisme.

Rien de ce qui concerne M. Wm Bryan n'est indigne d'intérêt aux yeux du pays en général et, spécialement, aux yeux du parti démocrate dont il a été deux fois de suite le candidat à la présidence et auquel il a été si nuisible depuis quelques années.

idées, si fautes qu'elles aient été, de l'aveu de tous les gens sages, M. Bryan ne les désavoue pas; il les soutient au contraire plus ardemment qu'auparavant, et il n'attend que le moment favorable, dit-il, pour repartir en scène et les développer de nouveau devant le corps électoral. Là est le danger pour le parti qui l'outragea longtemps encore avec le Bryanisme.

Ce qui le rend si redoutable, c'est son éloquence, son rare talent de parole, qui lui permet de donner à ses idées une enveloppe adhésive et de se faire applaudir même de ceux qui réprouvent ses doctrines. Plus artiste qu'homme d'Etat, il se complait dans l'exposition de théories fallacieuses qui exarcent une puissante action sur les masses et tendent à les faire servir à tout moment, du terrain de la politique proprement dite et verser dans le socialisme.

Tout le Bryanisme se résume en ces quelques mots, et tant que le parti démocrate conservera l'ombre d'une alliance avec lui, il aura de la peine à reconquérir le pouvoir et à rendre aux idées saines et conservatrices des Américains leur ancien ascendant.

SOUVENIRS - DU - GENERAL DE GALLIFET.

Septembre 1870. - Ems. Prisonnier de guerre.

Une très grande dame étrange (qui venait souvent à Compiègne), me dit un jour de quel pays m'écrivait: "Mon cher Gallifet, mon mari qui est, quoique non militaire, invité par le roi de Prusse à suivre la campagne dans son état-major, m'écrit de Sedan qu'il a beaucoup admiré vos charges. Si vous pensez que mon mari puisse faire quelque chose pour vous, écrivez-le moi."

"J'ai répondu: "Monsieur, madame, j'accepte l'offre de votre mari, invité par le roi de Prusse, après l'avoir été par l'empereur Napoléon. Veuillez lui dire que Sedan n'a perdu son "panache" et que, s'il le répète, je serais bien heureux d'en reprendre possession."

Quelques jours après, la grande dame me répondit: "Mon cher Gallifet, mon mari m'écrit qu'il s'est fait chercher votre "panache", il est introuvable. Je le saisis bien! hélas! La France aussi a perdu son panache! Qui le lui rendra?"

1870 - Captivité. Ems.

Toujours prisonnier de guerre, ne croyant plus à un échange malgré que M. Gambetta m'ait fait dire par M. Taubard, notre ministre à Bruxelles, que le général Clinchant s'étant évadé en sortant de Metz, je suis le premier à prendre en cas d'échange; mais nos armées ne prennent aucun général! Un gentleman qui "est fonction" de courrier du prince de Galles, est arrivé ici. Le prince l'a chargé

de s'enquérir de moi et de savoir si j'ai besoin d'argent—J'ai répondu au Prince: "Confus de votre bonté, je n'ai besoin d'aucun argent ni de rien autre que "ma liberté". Permettez-moi d'être audacieux et même indiscret. A un malheureux qui ne peut que combattre pour son pays, tout n'est-il pas pardonnable? Je vous demande d'obtenir du prince royal de Prusse, votre beau-frère, mon échange comme simple soldat, m'engageant, sur l'honneur, à ne parler, à n'agir, en un mot à ne combattre que comme "un simple soldat", et à n'accepter aucun grade, fût-ce celui de caporal."

A ma profonde joie le prince m'écrivit huit ou dix jours plus tard: "Mon beau-frère a été très touché de votre sentiment militaire et j'espère que sous peu de jours vous serez heureux. N'oubliez pas que je suis tout ce que vous pouvez de votre parole", etc., etc., etc.

Je me crus fou! Mais, hélas! voici ce que m'écrivit le prince: "Ne comptez plus sur ce que vous pouvez espérer. Le Roi a dû consulter le général de Moltke, qui a dit: "En d'autres temps, je ne ferai aucune objection, mais la nation française est dans un état de surexcitation que ne pourrait qu'augmenter l'acte de général de Gallifet. Sa demande lui fait honneur, mais nous ne pouvons le lui "permettre."

Hélas! c'est été un merveilleux honneur! avec quelle fierté l'aurais saisi tous mes supérieurs, les caporaux compris! avec quel plaisir lui aurais rendu mon salut de simple soldat!!! Si la captivité dure, nous serons tous trop vieux et trop gras quand il faudra reprendre du service, mais, soyons raisonnables, ça facilitera la réforme de l'armée—"Ames".

Captivité - Coblenz, Janvier 1870.

J'ai été expulsé. Voici pourquoi: Quelques professeurs avaient leur "chopine" à l'hôtel d'Angleterre, où je prenais habituellement ma nourriture. Ils déclarent, en me regardant avec des yeux de haine, qu'il fallait se hâter de bombarder Paris pour faire disparaître Babylone (Gautier comme). Je risais. Ils s'indignèrent et je me retirai en leur offrant un rendez-vous sur le pré aux églises de l'endroit. J'oubliai de dire que c'est d'Ems que j'ai été expulsé.

J'arrivai à Coblenz, je comparais devant l'excellent général de Wedell. Celui-ci au moins est un soldat, il me comprend et me sermonne, ne pouvant s'en dispenser. Il ajoute: "J'attendais les ordres, et je crois qu'à mon très grand regret je devrais vous informer dans la forteresse d'Elberstein". Je lui répondis poliment que rien ne pourra me faire, dans mon pays, plus grand honneur.

Ce général ne fait les gros yeux que parce que ça passe pour très chic dans ce pays. Il est très bruyant. Il est ici le commandant d'armes et se gaudit peu à peu des blessures qu'il a reçues à la bataille du 16 août.

Quelques jours plus tard, il me convoque à sa barre pour me dire que le ministre de la guerre se refuse à me faire le plaisir de la citadelle et que je devrai attendre ici de nouveaux ordres. Je trouve ici le commandant Georges Bibesco, homme pour guer et de roman, aide de Georges Dury (un beau nom bien

porté à Reichshoffen et ailleurs); il se multiplie pour adoucir le sort de nos soldats prisonniers de guerre. Le général de Wedell le tient en haute estime.

Ce général est venu ce matin chez moi en "consultation". Le Général—Je suis très attristé; l'un des prisonniers, un capitaine de cuirassiers, a séduit la femme d'un "camarade".

Moi—J'en suis peu étonné; ces cuirassiers sont pour les femmes bien plus dangereux encore quand ils ont été leur cuirasse. Mais pourquoi en venait-il à ce camarade? Le "camarade" malheureux s'est-il plaint? Le Général—Non. Il est en France.

Moi—Alors, la dame est venue ici pour y relancer le plus heureux des deux. Ne trouvez-vous pas que ça mérite des circonstances atténuantes? Le Général—Mais non. Elle habite toujours ici.

Moi—Je ne comprends plus. Le Général—Mais c'est la femme d'un "camarade" prussien qui combat en France.

Moi, "me tordant de rire"—Mais s'est de bonne guerre. Vous empêchez ce pauvre cuirassier de combattre en France. Il combat où et comme il peut.

Tête de l'excellent général... Il prend congé, un peu scandalisé de ma manière de comprendre la camaraderie internationale. Je crois que le "camarade" n'a pas été trop molesté. Je parle du Français.

1875-1876. - Dijon. - Commandement de la 15e division d'infanterie. Il y a environ dix huit mois, on se préparait à inaugurer une statue. Au dernier moment, le préfet constata qu'elle était celle du bonnet phrygien—sans, alors, réhabiliter. On parla avec la municipalité, sans aboutir. Le bonnet coiffa toujours la tête, et la statue est sur son piédestal, recouverte de ses voiles.

L'ordre arrive au préfet de s'entendre avec le général de division pour descendre sans retard et remiser la statue. Le commandant du corps d'armée télégraphie au général de division: "Par ordre du ministre de l'intérieur, entendez-vous avec le préfet pour que la statue ait disparu avant demain matin, dit-elle se briser."

L'ordre est exécuté. La population ne l'apprend que le lendemain à son réveil. Aujourd'hui, le même ministre écrit au nouveau préfet: "Sur la demande des sénateurs et députés de la Côte d'Or, je vous invite à vous entendre avec le général de division pour préparer l'inauguration de la statue que le général de Gallifet a fait disparaître avec une précipitation regrettable."

Visite du préfet. Le général—c'était toujours Gallifet—ouvre un tiroir, montre au préfet les dépêches comminatoires reçues et y a dix huit mois et ajoute: "J'inaugurerai demain, si l'on veut, et je redescendrai une fois encore la statue après-demain si j'en reçois l'ordre. Veuillez le faire savoir à votre ministre."

Pendant que Geo. F. Penne, un maître établi rue Scott, était à traiter ses ranches hier matin, entre trois et quatre heures, un voleur s'est introduit dans sa chambre et en a emporté un porte-monnaie contenant 863 francs que des bijoux d'une valeur de 440.

Dans la journée la police a trouvé un porte-monnaie près du Nouveau Bassin; il contenait des papiers et une police d'assurance au nom de Geo. F. Penne.

CHOSSES ET AUTRES

On raconte une anecdote assez récente qui explique un peu le diagraf de l'amiral de Beaumont. Il y a quelques mois, le général André s'était rendu à Marseille et traversait en cabote les rues de la cité phocéenne. L'amiral de Beaumont était à la gauche. La foule criait: "Vive l'armée!" M. André regardait rogne et chagrin; l'amiral saluait. Le ministre dit tout à coup, avec violence, à l'amiral:—Mais ne saluez donc pas ainsi, monsieur; vous savez bien que ces cris sont dirigés contre moi.

—Pourtant, monsieur, le ministre, on acclame l'armée, dont vous êtes le chef; moi, qui en fais partie, n'est-ce pas naturel que je salue? Le général André se reconnaît dans son silence et dans son haineux silence. Il méditait une réplique plus énergique que les paroles. M. Pelletan s'est fait un plaisir de lui donner satisfaction.

Pelletan défenseur de la morale et des convenances, n'est-ce pas très amusant? Il n'était pas si sévère en maintes circonstances, notamment lorsqu'il a été co-religieux, à Reims, se fit accompagner, dans les cérémonies officielles, d'une personne de renom peu farouche, et même, dit-on, la présente à la Taschine.

Ce sentiment élevé et délicat des convenances qui caractérise M. Pelletan avait une belle occasion de se manifester. Il n'était pas ministre, mais journaliste; ce qui est bien mieux. Il pouvait écrire, s'indigner, étonnement. Il ne souffrait mot.

La lettre ouverte du général de Gallifet à M. M. de l'Académie a fait beaucoup rire. Non seulement parce qu'elle est drôle, mais surtout elle est tellement inattendue! Personne au monde n'avait pensé à un festin sous la soupente pour récompenser M. de Gallifet des petits souvenirs si peu académiques qu'il publie dans deux journaux parisiens.

On avait parlé de la candidature éventuelle d'un officier général des plus en vue, dont la carrière fut marquée d'incidents notables, et de resta encore en activité de service. Le général de Gallifet a mis une hâte vraiment excessive à se reconnaître à ces traits. Il s'agitait du général de Négrier, lequel se défend, d'ailleurs, de toute visée académique.

La lettre élogieuse de M. de Gallifet, où il raille le frac à palmes vertes, prouve seulement qu'il y avait pensé, ce qui est gai, et qu'il le trouve trop vert.

On vient d'élever, à Fréjus, une statue à Désaguiers, et la chose n'a pas fait grand bruit, au milieu d'inaugurations plus sensationnelles. Le spirituel chansonnier mériterait pourtant une position des chroniqueurs, qui ont tant d'esprit. Voilà au moins une innocente anecdote sur l'auteur de "M. et Mme Denis".

Il fut invité, on ne sait pour quel motif, au banquet annuel des charbonniers. Ces braves gens lui firent mille politesses. Mais pourtant quand il fut bien dit Désaguiers s'ennuya:—Je te parle, dit-il à un ami assis près de lui, que je le traite de cochon.

Il se lève, salué d'applaudissements, et s'écroule insolemment l'assistance, entonne: Décochons, décochons

Les enfants de la charcuterie, stupéfaits, s'agitent, se lèvent.

Le chansonnier va passer un mauvais quart d'heure. Mais il continue, comme si de rien n'était.

... Décochons les traits de la satire Les fronts se rassérénent, les braves éclatent. Le chansonnier s'achève. Désaguiers se rassure. —Hein! dit-il à son ami, je suis arrivé à bon port.

Vient de mourir un excentrique bien connu sous le nom de l'homme des nuits. C'était le parfait acrobate, et l'un des derniers acrobates, car l'espèce se perd, grâce surtout aux sports qui nous font lever de bon matin. Il souffrait de sa journée à huit heures du soir, prenait son bain, son café au lait et allait au café faire sa correspondance.

Après quoi, il rendait quelques visites. A minuit, il déjeunait. Vers six heures du matin, il dinait; à sept heures, l'homme des nuits fermait ses rideaux et se couchait pour dormir d'un sommeil tranquille.

Quel était le secret d'un goût si bizarre? La misanthropie, dit-on. Au contraire de l'homme des nuits évitant ses semblables autant qu'il lui était possible. Mais quel était le secret de sa misanthropie? Il était riche et semblait fort bien portant malgré son genre de vie bizarre. Sans ses allures bizarres et farfelues, on devinait la correction du gentleman. Une barbe hirsute le défigurait; mais il devait avoir été très beau.

Quel deuil peut jeter un homme dans une extrême et singulière si ce n'est une peine d'amour soigneusement entretenue et cultivée par un esprit déjà chagrin? C'est toi, pauvre tourment d'un amour dédaigné.

Désolé, méridien et qui meurt ignoré. On disait que l'homme des nuits avait un triste roman dans son passé et que l'histoire en était une femme brillante encore après de longues années d'absence.

AMUSEMENTS. WEST END. L'orchestre Rosenbaker pourrait le cœur de ses succès au West End. Le programme d'hier soir était splendide; on y a exécuté de Rosen et plusieurs des meilleurs compositions de Verdi, de Girard, de Meyerbeer.

M. Vasey s'est fait bruyamment applaudir dans "l'Inflammation" de Stabas de Rosen. Quant aux cours Constantine et à Lorette, ils ont été accueillis avec le même enthousiasme que le premier soir. On se laisse pas d'applaudir les trois charmantes artistes et l'incomparable équilibriste.

Orpheum Athletic Park. C'est, comme personne ne l'ignore, le vendredi que l'équipe de nos amateurs a choisi pour se donner rendez-vous au Parc Athlétique. Les d'entraînements la soirée de vendredi est la "Society Night". Assés l'assistance était elle aussi choisie que nombreuse. "Wang", exécuté et exécuté comme il l'est par les Olympiens, y a obtenu un succès ordinaire.

Ce soir, dernière représentation. Dimanche, première de "The Swimming Girl", œuvre de MM. Lavéque et Henry Wehrman, deux excellents, dont toute notre population connaît et estime le talent.

Aussi la direction comptait-elle sur une facile entrée. Presque toutes les places sont louées d'avance. Nos prévisions à l'œuvre de MM. H. Wehrman et Lavéque se sont réalisées.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

DE

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GREVILLE.

VI

SAGRESSE MONDAINE

Suite.

—Oni, Jacob et Rachel....

—Mais nous ne sommes plus au temps biblique, ma tante. Que voulez-vous nous ne pouvons faire autrement.

Elle sortit avec un salut plein de déférence, mais aussi glacé

que s'il se fût adressé à une inconnue.

—Ma tante, pardonnez-moi! dit Annie, bouleversée par les larmes, elle ne se rend pas compte, elle ne sait pas... elle est blessée; elle reviendra....

—C'est tout pardonné! répondit l'excellente femme en essayant de consoler sa nièce, mais il ne faudrait pas qu'elle parlât de la sorte à ton oncle!....

—Elle ne le fera pas, soyez-en sûre, dit Cadette. C'est la surprise du premier moment.... Et je ne pense pas qu'elle soit si pressée de se marier. Elle ne veut épouser qu'un homme riche....

—Et elle n'aura rien avant sa vingt-cinquième année, conclut Mme Bruce. Votre oncle s'est montré intraitable. Vous serez comblées de cadeaux, mais vous n'aurez pas d'argent à vous. Il dit que c'est le meilleur moyen de vous empêcher de commettre quelque erreur....

—Sans doute, fit lentement la jeune fille, et pourtant.... les pauvres!

Mme Bruce attrista à elle l'enfant selon son cœur, et l'embrassa.

—Nous y pourrions, dit-elle. Ce fut une véritable scène qu'eut à subir Annie lorsqu'elle se retrouva seule avec sa sœur.

Zite souleva de rage, et parlait de retourner à Montréal, plutôt que de se soumettre aux humiliantes conditions de son oncle. Impossible de lui faire

comprendre que c'était, après tout, parfaitement juste et même généreux, et que leur cœur eût dû ne pas attendre qu'on le lui demandât pour prendre un engagement de ce genre.

—Il ne nous dit rien, répétait Annie.

—Nous l'amusons, et nous embellissons sa vie! répliquait l'aînée.

Annie renouça à la lutte.

Ce n'est pas sans anxiété qu'elle assista à la rencontre des deux puissances ennemies, mais tout se passa le mieux du monde.

Mme Bruce avait annoncé à son mari le consentement pur et simple des jeunes filles; le Roi du Papier ne pouvait concevoir l'idée d'une résistance: il fut si mûr et déposa devant ses nièces deux petits écrins contenant deux bagues pareilles en signe d'alliance. Deux vigoureuses poignées de mains furent échangées, et on ne revint plus sur ce sujet.

Seule, Annie gardait un doute.

Quelques jours après, Zite avait fait allusion aux bagues, annonce de leur chaîne, Cadette lui dit timidement:

—Ta sœur n'a rien promis, pourtant!

—A quoi servent les paroles? répondit évasivement l'aînée.

Et Annie garda au poids sur le cœur.

Sans doute, elle connaissait

bien sa sœur aînée, ne l'ayant jamais quittée, fût ce un jour; cependant la franche Cendrillon était forcée de s'avouer que le fond de cette âme, en apparence si ouverte, était pour elle obscur et fermé.

Zite parlait souvent d'elle-même, mais Annie ne connaissait ses pensées, que sur certains points; d'autres, bien plus importants, étaient pour elle un mystère.

—C'est ma tante, se dit humblement la sœur cadette; elle est mon aînée, et je la grande toujours! Je ne devrais pas....

La voix secrète de sa conscience se révolta.

—Ta ne la grandes pas, tu la rences dans la bonne route, disait la voix qu'on ne peut étouffer.

—Si j'en étais sûre! pensa tristement la jeune fille; mais quand je la blâme, je me demande parfois si je serais d'un autre avis, si.... si je serais aussi sévère, si.... si....

Annie ne pouvait venir à bout de formuler ce que signifiait tant de si....

Elle fit un effort sur elle-même:

—Si Harry n'avait jamais existé, s'avoua-t-elle enfin, triste et mécontente.

VII

SUR LES ROUTES DU CANADA.

Le mois de mai venait de com-

mencer sous les plus heureux auspices. Un soleil éclatant faisait fondre les neiges, partiellement épaissies et hivernal, et quelques douces averse, de temps en temps, entraînaient avec elles des morceaux de glace vers les majestueux Saint-Laurent, qui coulaient à pleins bords.

Jamais les eaux n'avaient été plus rapides, ni plus fécondes, la jeune verdure s'éveillait partout, suspendant de longues traînes de lianes aux arbres géants des forêts, sur les territoires canadiens, aussi bien que sur les réserves indiennes.

Dans ces pays de gelée interminable, le réveil de la vie est une réelle ivresse. Dans les veines, le jeune sang court aussitôt vite que les ruisseaux gonflés par les torrents de neige, jadis immobiles, à présent bouillonnants; on dirait que l'homme participe sans le savoir à ce courant de sève invisible qui fait pousser les bourgeons sur les sapins revêchés, en même temps que les petites feuilles parfumées des grêles bouleaux tremblent au vent, comme des ailes de papillon. Les primavères jaunes sortent de la mousse....

Fleurs de France, disent ceux qui se souviennent de l'ancienne patrie ou la connaissent par les récits des aînés, car pour les Canadiens français, la France est restée la mère bien-aimée quoique absente.

Le soleil brûle, la terre est

froide, et les oiseaux chantent, piaillant, sautillant dans les épaisses ramures des forêts à peine effleurées par la hache du bûcheron, font leur nid bien vite, comme si le temps leur était mesuré.

Harry Saint-Mesmin avait passé l'hiver à travailler de son mieux, car c'était un homme de haute conscience, et sans son court voyage à New York pour y conduire ses cousins, il n'aurait pris aucun repos. La pensée secrète qu'il n'avait pas abandonné l'avait encouragé. Zite l'avait refait; elle changerait d'avis, il voulait l'espérer, et il espérait parce qu'il le voulait.

Il se voyait à la tête de dix jours de vacances bien gagnées; aussitôt libre, il fit demander à son père la vieille voiture patriarcale que Nordy, le fidèle serviteur de la famille, appelait pompeusement le "cabriolet"; bien qu'elle n'eût avec cet antique véhicule qu'une lointaine et fautive ressemblance. Son seul mérite, mais il était grand, était de résister à tous les chemins, à toutes les routes locales, et ce n'est pas peu dire.

Harry, quand il la vit arriver devant sa porte, commença par y loger quelques paquets et se couvrit de voyage; puis avec des précautions infinies, il y fit traîner son fusil, de façon à ne pas repousser la charge des deux coups dans la figure ou même ailleurs; ensuite il s'arrêta et

contempla longuement la chose montée sur roues, en se demandant comment il ferait pour s'y introduire lui-même.

Il avait pourtant pratiqué cet exercice depuis sa plus tendre enfance, mais son séjour prolongé dans la ville lui en faisait perdre l'habitude, et chaque fois qu'il s'y laissait prendre par étourderie, il regrettait de n'avoir pas tout bonnement demandé un cheval de selle.

Mais le vin était tiré, figurativement, car à la ferme on ne faisait que du cidre—il fallait le boire.

Le brave serviteur canadien, contentier de ces hésitations, se rangea sur la banquette de devant, avec tant d'énergie qu'il fallit faire verser l'abandonné voiture; Harry s'agrippa, s'accrocha, se retourna, se cogna successivement ou simultanément toutes les protubérances de son individu, et finit par se trouver assis sur quelque chose d'horriblement dur.

—Allez! dit-il avec philosophie. Ce n'est rien d'entrer là-dedans, au prix du mal qu'il faut se donner pour en sortir.

Il avait relevé le rideau de cuir et regardait couler le vaste défilé. Le Saint-Laurent courait vite sur ses rapides rochers, que parmi des floes d'écaume lancés vers le ciel en vagues de vapeur irisée, il crut voir longuement cheminer une égarée.... Ce n'était qu'un tronc de sapin, arrêté dans